

LA BASTIDE DE PLAISANCE DU GERS AU XIXE SIECLE CROISSANCE ET APOGEE DU BOURG-MARCHE

Vers 1780-1880

Par Alain LAGORS

Professeur d'histoire, membre de la Société Archéologique et historique du Gers et Plaisantin

La confrontation des plans de la commune de Plaisance de l'An XI et de 1883 fait apparaître la forte extension urbaine de ce chef-lieu de canton gersois au cours du XIXe siècle. Cette ré-urbanisation de la bastide qui a gardé jusqu'à la fin de l'Ancien Régime les traces topographiques du semi-échec de sa fondation s'est accompagnée, pendant la plus grande partie du XIX siècle, d'un renforcement de ses fonctions de bourg-marché dans les campagnes de Rivière-Basse. De plus, elle a donné naissance à un espace urbain original, se structurant le long des routes nouvellement construites, mais s'organisant surtout autour de deux places à arcades. Plaisance devient vers 1850 l'une des très rares bastides de la Gascogne gersoise à deux places à emban : la place Vieille, pivot du noyau ancien, la place Nouvelle, autour de laquelle s'organise le nouveau faubourg en construction. Peu de bastides ont connu au cours du XIX siècle de tels aménagements et une telle mutation de leur espace urbain. Notre étude nous conduira à aborder, en premier lieu, le problème des origines de cette croissance, puis nous détaillerons les principales étapes de l'évolution urbaine que connaît notre bastide au cours du XIX siècle.

A. - AUX ORIGINES DE LA CROISSANCE URBAINE L'EXPANSION DÉMOGRAPHIQUE ET LA PROSPÉRITÉ DE PLAISANCE

En 1861, F-J Bourdeau écrit au sujet de Plaisance : " elle a cessé de se ressentir de ses cruels désastres et s'est placée même au rang de nos cités secondaires les plus belles et les plus florissantes ".

1. - L'EXPANSION DÉMOGRAPHIQUE VERS UN BOURG-MARCHE DE PLUS DE 2000 HABITANTS À LA FIN DU SECOND EMPIRE

1) - L'évolution de la population

Chef-lieu de canton de 1105 habitants en 1791, Plaisance connaît de la fin du XVIIIe siècle au début de la IIIe République une longue croissance démographique qui lui permet d'atteindre les 2103 habitants en 1886. Le seuil des 2000 habitants est franchi dès 1867. Comparativement aux autres chefs-lieux de canton et bourgs de l'ouest gersois et de la Rivière-Basse haut-pyrénéenne, l'accroissement de la population plaisantine est l'une des plus longues et des plus vigoureuses (augmentation de 70% entre l'An XI en 1886). Seules Riscle, qui passe à la même période de 1150 à 1860 habitants (hausse de 62%) et Maubourguet dont la population croît de 1677 habitants en 1806 à 2747 habitants en 1861 (soit un gain de 63%) ont une croissance comparable. Le dynamisme démographique des chefs-lieux de canton de la vallée contraste avec la faible hausse et le déclin précoce de la population des bourgs-marchés des coteaux. Aignan qui atteint son apogée démographique en 1870 avec 1700 habitants, n'a gagné que 19% depuis l'An XI ; Castelnaud qui connaît aussi une croissance modérée (27%) dans la première moitié du XIXe siècle s'effondre ensuite à partir de 1851; gros bourg de 1500 âmes dès le début du XIXe siècle, Marciac avec ses 34% d'augmentation de population au cours du siècle, n'arrive pas à franchir le seuil des 2000 habitants en 1886. La bastide de Beaumarchès, limitrophe de Plaisance, chef-lieu de canton à l'époque révolutionnaire, annexée au canton de Plaisance en 1804, connaît à partir de 1830 une dépopulation " galopante ". Amputée à cette date de la section de Paris (Couloumé) - qui est rattachée à Mondébat pour former la commune de Couloumé-Mondébat- mais aussi située à l'écart des grandes routes de la vallée, elle subit alors la concurrence de sa rivale, Plaisance, beaucoup mieux placée, et perd en cinquante ans la moitié de ses habitants.

Avec respectivement 2747 habitants et 2038 habitants sous le Second Empire, Maubourguet et Plaisance occupent le sommet du réseau des places centrales de rang secondaire du pays du moyen Adour.

2) - Une longue croissance mais deux phases

A la hausse très rapide de la population plaisantine dans la première moitié du siècle (augmentation de 51 % entre l'An XI et 1850), succède la croissance lente de la période 1850-1886. Le gain de population ne s'élève qu'à 13% mais reste toutefois supérieur à celui de Riscle (7% de hausse pour la

même période) et surtout de Maubourguet qui connaît, dès 1861, une baisse de population. En 1886, Plaisance atteint son apogée démographique : s'amorce alors une dépopulation rapide -perte de 625 habitants jusqu'en 1914- indicateur de la profonde crise du bourg à la Belle Epoque.

3) - Les facteurs de la croissance : solde migratoire et solde naturel

La hausse vigoureuse de la population dans la première moitié du siècle a une double origine : un fort solde naturel (+ 355) et un important solde migratoire (+ 265). A partir de 1830, toutefois le solde naturel s'essouffle (+73 entre 1830 et 1850). Cette stagnation est compensée par une augmentation du solde migratoire (+ 235). La modeste croissance démographique de la période 1850-1886 s'explique par :

- un effondrement du solde naturel qui devient même négatif (-281). Il est lié à une baisse de la natalité et une remontée de la mortalité.
- un " boom " du solde migratoire (+ 522), indicateur de la vitalité de Plaisance durant ces décennies, vient effacer le déficit naturel et contribuer à la croissance modérée de la population plaisantine du Second Empire aux premières années de la IIIe République.

4) - Un bourg-marché de la vallée très attractif

L'étude des 710 conjoints, mariés à Plaisance entre 1800 et 1899, y résidant au moment de leur union, mais nés à l'extérieur, permet d'avoir quelques données sur l'immigration plaisantine au XIX, siècle.

a) - Des immigrés originaires surtout des pays du Moyen-Adour

Fortifiée au cours du XIX' siècle par la construction des routes la situation carrefour du canton de Plaisance entre Armagnac, Béarn, Bigorre et Pays Landais explique la grande diversité des immigrés qui s'installent dans la bastide au cours du XIX, siècle. A la grosse majorité des Gersois (59,2%), s'ajoute un pourcentage non négligeable de HautsPyrénéens (16,6%). Les Béarnais, originaires du pays du Vic-Bilh, moins nombreux (8,4%) dominent les immigrés originaires des départements éloignés (5,9%), les Espagnols arrivés à l'époque napoléonienne et dans les années 1860-1880, ainsi que les Landais (2,8%) établis surtout sous la IIIe République.

b) - Des immigrés venus en grand nombre des coteaux

A l'échelle du canton de Plaisance, les trois communes des coteaux Beaumarchès, Lasserrade et Couloumé-Mondébat - fournissent la moitié des immigrés plaisantins en provenance du canton (hommes 54%, femmes 55%). Ajoutés à ceux des cantons des côtes -Aignan, Montesquiou, Marciac), Castelnau-, ils forment au total le gros contingent de l'immigration plaisantine au XIXe siècle, représentant les deux tiers des immigrés proches, établis à Plaisance. Ce pourcentage augmente à 69% pour les hommes et 65% pour les femmes, si on y inclut l'immigration en provenance du pays du Vic-Bilh (canton de Lembeye et Garlin). Les villages de la vallée ont alimenté un flux migratoire modeste : es sept communes riveraines de l'Adour du canton de Plaisance n'ont fourni que 19% des immigrés du canton. Riscle et Maubourguet arrivent en dernière position dans la hiérarchie des cantons limitrophes ayant fourni des immigrés à la bastide.

Cette étude des micro-flux migratoires à l'échelon des pays de la Basse vallée de l'Arros et de la Rivière-Basse révèle les contrastes entre la vallée, espace attractif, lieu d'échanges, d'activités, de modernité et es coteaux, espaces de départ, car situés à l'écart des axes de transports et dans des espaces mal polarisés par des places centrales peu dynamiques. De plus, elle permet de délimiter l'aire d'influence du bourg-marché plaisantin, bien ancré sur la basse vallée de l'Arros, mordant plus sur les coteaux de l'ouest gersois que sur les communes riveraines de l'Adour et d'un rayon d'environ quinze kilomètres.

d) - Le Second Empire, âge d'or de l'immigration à Plaisance

Les immigrés établis au cours du Second Empire constituent, à eux seuls, près du tiers (29%) des 710 nouveaux Plaisantins. Les deux premières décennies de la III, République et de la Monarchie de Juillet ont fourni les autres forts contingents d'immigrés, soit respectivement 23,6% et 19% du total. C'est donc bien l'immigration qui a soutenu la croissance du bourg dans la seconde moitié du siècle, jusqu'en 1886, son effondrement à partir de 1890 (6,8% des immigrés recensés) témoignant de la profonde crise de Plaisance à la Belle Epoque.

e) - Beaucoup d'artisans et de servantes

L'immigration est avant tout artisanale. Les artisans représentent près des deux tiers (62%) des 131 professions recensées, suivis des métiers de la terre (28%) -cultivateurs et surtout domestiques- et les

commerçants (8%). L'importance des aménagements urbains sous la Monarchie de Juillet et le Second Empire explique le poids des métiers du bâtiment (28% du total des artisans implantés). Les professions liées aux transports (charrons, maréchaux-ferrants, rouliers ...) sont aussi abondamment représentées, vu l'importance de la circulation sur la grande route des Pyrénées et des fonctions commerciales du bourg-marché (12% de l'immigration masculine). La petite ville des minoteries attire aussi des villages voisins mais parfois d'assez loin un grand nombre de garçons meuniers mais aussi certains spécialistes de la meunerie (charpentiers d'usine, rhabilleurs et piqueteurs de meules). L'immigration a renforcé considérablement le tissu artisanal et industriel du chef-lieu de canton au cours du XIX, et a contribué à fortifier ses fonctions. La campagne est la grande pourvoyeuse de la domesticité féminine pendant tout le siècle. Les servantes constituent, en effet, la quasi-totalité de l'immigration féminine, mais dans la seconde moitié du siècle, surtout à la fin du Second Empire, on voit apparaître les couturières à domicile, toujours de plus en plus nombreuses. Notons aussi l'arrivée dans les années de crise d'un prolétariat rural, employé par les ateliers de charité du Bureau de bienfaisance de Plaisance dans la construction de routes et aménagements urbains (foirail) mais aussi dans l'exploitation des carrières de pierre du canton.

2) - " UN CHEF LIEU DE CANTON FLORISSANT " (Bourdeau, 1861)

La prospérité de Plaisance au XIXe siècle résulte de la convergence de plusieurs facteurs évoqués en quelques lignes dans une délibération communale de février 1873 : *" Notre ville, située non loin de la gare du chemin de fer à Castelnau-Rivière -Basse, sur la route qui y conduit, devient par sa situation comme par son industrie, grâce aux nombreuses usines qui ont été créées un centre commercial important. Les négociants étrangers, attirés par la facilité des communications, par les nombreuses productions du pays commencent à venir s'approvisionner chez nous "*. Le développement du bourg-marché de Plaisance correspond donc bien au schéma classique : axes = débouchés = croissance. Mais d'autres facteurs contribuent à fortifier l'expansion économique de Plaisance au XIXe.

1) - Une situation favorable dans une grande vallée quadrillée de routes et desservie dès 1859 par la première voie ferrée de la Gascogne (Morcenx- Tarbes).

Le désenclavement de la basse vallée de l'Arros est le facteur fondamental de la prospérité de Plaisance et de ses campagnes environnantes au cours du XIXe siècle. L'ouverture des cantons du Moyen-Adour s'est faite en trois étapes :

Dès la fin du XVIIIe siècle, la construction de la grande route de Bordeaux aux Pyrénées place Plaisance sur l'un des grands axes du piémont pyrénéen. Venant d'Aire, elle file droit vers le sud, longeant les rives droites de l'Adour et de l'Arros jusqu'à Lasserrade. Là, elle se divise en deux branches, l'une piquant vers Marciac, l'autre bifurquant vers l'ouest, traversant l'Arros puis la place de Plaisance pour ressortir « darré » la bastide et prendre une direction Nord-Sud via Ladevèze, Maubourguet et Tarbes. Construite entre 1777 et 1782 par le moyen de la corvée, la grande route des Pyrénées, au tracé en baïonnette dans la commune de Plaisance, désenclave dès la fin du XVIIIe siècle la Rivière-Basse et assure la prospérité de ses bourgs et de ses campagnes, en activant leurs relations avec la montagne toute proche. Cet axe routier, devenu grande route royale d'Aire à Tarbes jusqu'en 1830, puis routes départementales n°3 et n°14 concentre jusqu'en 1860 les principaux flux de circulation basse vallée de l'Arros -Pyrénées. Sous la Monarchie de Juillet, elle est parcourue par un « courrier de dépêches publiques, une diligence -parfois des pyrénéistes - mais surtout par un roulage ordinaire très considérable... ». A la fin du XVIIIe siècle, la route royale de Nogaro qui relie la basse vallée de l'Arros au Bas-Armagnac s'embranche sur cet axe, au pied de la côte de Termes.

La Monarchie de Juillet, si pourvoyeuse de routes, fait de Plaisance l'un des carrefours des pays du Moyen-Adour. La création de nouveaux axes de communication est l'une des grandes préoccupations des édiles de Plaisance à partir de 1830, qui désirent greffer sur la grande route des Pyrénées une transversale Est-Ouest en direction de la Ténarèze et du Béarn.

En 1837, est ouverte à l'ouest de la bastide la route de Préchac tronçon du chemin de grande communication n°36 qui, par Castelnau, Viella et Conchez, relie Plaisance au Béarn. Le tracé très rectiligne de ce nouvel axe routier dans la commune de Plaisance entaille un réseau de chemins vicinaux très dense, tortueux et en mauvais état qui constitue, pendant tout le premier tiers du XIXe siècle, un obstacle aux relations des villages riverains de l'Adour avec leur chef-lieu de canton. La création en 1840 d'un second chemin de grande communication (n°17) vers Vic-Fezensac, appelé aussi chemin des Coustons, par Lasserrade, Mondébat, Lupiac et Belmont lui ouvre le commerce de la Ténarèze.

Les relations de Plaisance avec les villages peuplés de la rive droite de l'Adour sont activées à partir de 1852 par la création d'un nouveau chemin de grande communication (n°73bis) qui prend naissance

sur la route de Préchac, à l'ouest du faubourg de l'église en construction, pour filer droit vers Belloc et rejoindre ici le chemin de grande communication de Termes à Labatut (n°73).

L'ouverture en 1859 de la première voie ferrée de la Gascogne Morcenx-Tarbes modifie le système d'échange de Plaisance et de la basse vallée de l'Arros. La route de Castelnau -tronçon du chemin de grande communication vers le Béarn-reliant la bastide à la nouvelle gare du chef-lieu de canton haut pyrénéen prend alors une importance considérable. La gare, débouché économique de Plaisance à partir de 1860, profite plus à celle-ci qu'à Castelnau qui périclité dans la seconde moitié du siècle. La route de Préchac devient la route des rouliers de la bastide, transportant à la gare, toute proche et facile d'accès, les cargaisons de farine et de tonneaux provenant des minoteries et des caves de marchands de vins de Plaisance et de Préchac. De plus, elle la rattache à la grande route impériale de Riscle à Bagnères de Bigorre, ouverte sous le Second Empire, qui double sur la rive gauche de l'Adour la voie ferrée entre Maubourguet et Riscle, concurrençant alors, la vieille route de Bordeaux aux Pyrénées, passant au coeur de Plaisance.

2) - Une domination sur une bastide rivale (Beaumarchès) et sur les campagnes de la basse vallée de l'Arros, assurée par ses nouvelles fonctions de chef-lieu de canton

La réorganisation administrative de la France sous la Révolution se traduit sur le plan local par une rivalité des deux bastides limitrophes, Beaumarchès et Plaisance, pour le siège de chef-lieu de canton.

Un premier découpage District en cantons attribue à Plaisance le siège de chef-lieu de canton, au détriment de Beaumarchès qui se voit dépendre administrativement de la " ville des Pahllassôts ". La promotion administrative de Plaisance est, non seulement due à sa situation favorable dès la fin du XVIIIe siècle sur la grande route des Pyrénées, mais certainement aussi, à la bienveillance de deux de ses enfants -Jean Jacques de Latterade et Henri Saint-Pierre Lesperet, élus de la Nation en 1789 et 1790 - puisqu'elle ravit à Nogaro, siège du 61 District, le tribunal. Au début de l'année 1790, Beaumarchès réclame le siège du canton, invoquant non seulement son passé prestigieux de bastide royale et la qualité de ses équipements urbains, mais aussi la modestie de Plaisance: "*elle venait de dépendre d'une petite ville qui venait de naître et qui n'avait pas de justice royale*". Ses revendications sont satisfaites, puisqu'un second découpage d'août 1790, la hisse au rang de chef-lieu de canton, dominant un ensemble de communes de coteaux situées entre Arros et Midour. Plaisance, elle, est le centre d'un vaste canton de plaine s'étirant de Termes d'Armagnac à Armentieux.

La création des arrondissements sous le Consulat s'accompagne d'une réorganisation des cantons. Plaisance est fortifiée dans ses fonctions administratives, tandis que Beaumarchès perd le siège de canton pour dépendre définitivement de Plaisance. Le XIXe siècle voit donc la revanche de la bastide des comtes d'Armagnac sur celle d'Eustache de Beaumarchès, qui déchue de ses fonctions de chef-lieu de canton et connaissant une dépopulation rapide, est reléguée au rang de gros village. Dominant administrativement une bastide qui a perdu son statut de place centrale de l'ouest gersois et qui se trouvait à ses portes, Plaisance peut dès lors renforcer son pouvoir de commandement sur la basse vallée de l'Arros. Une délibération communale de 1839 montre comment un bourg-marché au XIXe siècle fonctionne comme un véritable " centre ", dominant les Communes périphériques du canton. Revendiquant le tracé du chemin de grande communication de Plaisance à Vic-Fezensac par Couloumé-Mondébat, Lupiac et Belmont, contesté par Beaumarchès, les édiles plaisantins déclarent: "*Ces communes n'ont ni ne peuvent avoir avec Beaumarchès la moindre relation, il n'y a dans cette commune ni établissements publics, ni établissements particuliers qui puissent présenter le moindre intérêt. Tous leurs rapports sont avec Plaisance. C'est là que se trouvent la justice de paix, le contrôleur et le percepteur des contributions directes, le receveur de l'enregistrement, les hommes d'affaires et de commerce et les maisons d'éducation. C'est là qu'existent les marchés et les foires pour l'écoulement de leurs denrées. La commune de Couloumé-Mondébat qui est la plus importante de ces communes intermédiaires fournit à Plaisance la plus grande partie de ses approvisionnements de bois de chauffage et de construction, des foins qui lui sont nécessaires et la pierre de taille pour ses constructions. L'exploitation seule des belles carrières de Mont mériterait à elle seule l'établissement d'un chemin de grande communication...*".

C'est par la route que le bourg-marché assure sa domination sur l'espace rural environnant. Elle lui permet, en effet, de tirer des campagnes qu'elle traverse les produits bruts et la main-d'oeuvre nécessaire à ses activités. Invoquant non seulement son passé prestigieux de bastide royale et la qualité de ses équipements urbains, mais aussi la modestie de Plaisance: "*elle venait de dépendre d'une petite ville qui venait de naître et qui n'avait pas de justice royale*". Ses revendications sont satisfaites, puisqu'un second découpage d'août 1790, la hisse au rang de chef-lieu de canton, dominant un ensemble de communes de coteaux situées entre Arros et Midour. Plaisance, elle, est le centre d'un vaste canton de plaine s'étirant de Termes d'Armagnac à Armentieux.

Le tribunal du 6e district, installé en 1790 dans l'ancien hôpital de la ville, fortifié, à la fin du XVIII, siècle les fonctions de Plaisance. Il disparaît en l'An VII, mais laisse dans la petite ville qui se déclarait " si fertile en hommes de loi " sa marque dans l'urbanisme : une quinzaine d'élégantes maisons de maîtres de l'extrême fin du XVIII, siècle.

Traditionnellement tournées vers la montagne, les communes de la plaine du canton de Plaisance, comme de nombreuses autres de la vallée, réclament à maintes reprises leur rattachement aux Hautes Pyrénées. Sous le Second Empire, Plaisance en pleine période d'euphorie économique, grisée par son expansion prétend même au rang de sous-préfecture, mais sans succès. L'installation de Bernard-Adolphe Granier de Cassagnac à la mairie de Plaisance en 1865, signe la remarquable réussite du bourg dans la première moitié du XIX, siècle qui devient alors, non seulement une petite capitale politique -celle du bonapartisme gersois- mais aussi avec la construction de deux nouveaux moulins -les minoteries Cassagnac- la ville des minotiers.

3) - Une bourgeoisie dynamique, soucieuse du développement commercial du bourg

Les municipalités de Plaisance ont su tout au long du XIX, siècle soutenir et stimuler la croissance du bourg-marché, réclamant avec insistance l'ouverture de nouvelles routes, la création d'un marché hebdomadaire et de foires nouvelles, construisant aussi les équipements nécessaires au développement commercial de la cité : foirail, places et pont de pierre.

Mais ce sont les édiles de la première moitié du XIX, siècle et notamment ceux de la Monarchie de Juillet, qui mettent en place les grands aménagements urbains dans lesquels s'épanouira le bourg-marché du Second Empire et du début de la 3e République. Ce sont souvent les descendants des vieilles familles plaisantines qui ont occupé sous l'Ancien Régime les charges de consuls de la bastide. Certains même, comme H. Saint-Pierre Lesperet, A. Magenc ont appartenu aux élites gersaises de la Révolution et de l'Empire, d'autres comme les Lanafoërt en sont les héritiers.

Les frères Lanafoërt, Louis et Joseph Louis ont été les maires bâtisseurs du Plaisance du XIX, siècle. On doit surtout au second, premier magistrat de la cité de 1821 à 1842, les équipements suivants : " *la route départementale de Plaisance à Maubourguet, le champ de foire, les promenades sur le bord de la rivière, le pont sur l'Arros, la place Nouvelle, les grands chemins de grande communication de Plaisance à Viella et de Vic Fezensac à Plaisance, la fontaine publique, les approvisionnements en matériaux et les fonds déposés à la caisse communale pour la reconstruction de l'église* ". C'est toujours sous son mandat de maire, que le conseil municipal applaudit au projet du canal Galabert qui doit faire de leur cité un important port fluvial sur le complexe Adour-Arros canalisé. Les quelques lignes qu'il écrit à son sujet en 1841, à l'aube de la Révolution Industrielle, témoignent non seulement de son dynamisme mais aussi de sa clairvoyance économique : " *considérant que le pays que traversera ce canal languit misérablement, tandis que les autres parties de la France jouissent de la plus grande prospérité par les chemins de fer et les canaux nombreux dont le gouvernement les a dotées, que cependant ce pays malheureux avait un besoin plus urgent de voies rapides de grandes communications à raison de son éloignement des cités populeuses et de grandes cités de commerce...* ".

En 1843, Dominique Vincent souligne en ces termes le dynamisme des édiles locaux, toujours à la recherche d'équipements de transports: " *Plaisance attend avec impatience la réalisation de plusieurs projets qui ne s'accompliront peut être jamais, la canalisation de l'Arros, dont une fois de plus il a été question, ou le canal des Pyrénées qui, faisant d'elle un espèce d'entrepôt assurerait à sa prospérité un avenir brillant; enfin une route royale et un pont de pierre sur l' Arros qui activerait la circulation en la rendant plus facile. Placée au centre de plusieurs villes, elle communique avec elles par des routes nombreuses et régulières: il vient encore de s'ouvrir une nouvelle voie de communication que nous devons en partie au zèle et au persévérans efforts d'un magistrat éclairé, M. Lanafoërt...* "

4) - Des campagnes prospères.

Le désenclavement de la région, évoqué précédemment, est à l'origine de la prospérité des campagnes de la basse vallée de l'Arros de la fin du XVIII, au début de la IIIe République.

Dès la fin du XVIII, siècle, la grande route des Pyrénées transforme la Rivière-Basse en grenier et chai de la montagne toute proche. Les flux commerciaux entre les pays de la basse vallée de l'Arros et la Bigorre sont évoqués dans une pétition des habitants de Ladevèze-Rivière au préfet de Bigorre, réclamant en 1811 leur rattachement aux HautesPyrénées.

"*usages, moeurs, habitudes, commerce, localités tout sollicite cette réunion. Les intérêts des exposants et de vos administrés ont toujours été et doivent être confondus; nos grains nourrissent et nos vins abreuvent ce peuple à demi-pasteur dont les bestiaux labourent nos champs, dont les carrières procurent tous les matériaux nécessaires à la construction de nos habitations, dont les forêts fournissent tous les bois propres à l'exploitation de nos vins; c'est un usage permanent de leurs fers,*

de leurs bois, de leurs bestiaux, de tous leurs produits contre les productions de notre sol. En un mot, la plaine et la montagne fournissent mutuellement à leurs besoins et l'une ne peut se passer des ressources de l'autre... ».

A la fin de l'Ancien Régime, la grande route des Pyrénées est à l'origine d'une mutation de l'espace agricole des plaines de Rivière-Basse. Traditionnellement orientées vers la production des grains, elles se diversifient par une poussée de la vigne -devenue avec la route, culture commerciale- au détriment des prairies. L'annuaire départemental de l'An XI, la monographie de Plaisance (1840) de Dominique Vincent et les pages de J-F Bourdeau concernant les communes du canton de Plaisance (1861) évoquent abondamment la richesse agricole de cette vaste plaine fertile, drainée par de nombreux cours d'eau et canaux dont le réseau est densifié encore par le creusement sous le Second Empire du canal d'irrigation de Cassagnac :

L'annuaire de l'An XI situe Plaisance dans " *un pays riche et agréable que l'Arros et le voisinage de l'Adour rendent fertile* ". Dominique Vincent insiste aussi sur la fertilité naturelle de la vallée : " *Plaisance est située dans une jolie plaine, mais large seulement d'un myriamètre qu'arrosent les eaux de l'Arros, de l'Adour et de quelques ruisseaux et dont la fertilité est étonnante* ".

J-F Bourdeau évoque non seulement les riches potentialités agricoles de la vallée, mais aussi le caractère particulièrement soigné de son agriculture :

- Saint Aunès : « *cette petite commune est fertile et bien cultivée et s'occupe d'élevage et d'engrais des animaux* ».
- Cahuzac : « *la commune est citée comme une de celles qui, dans le pays, s'occupent avec le plus de soin d'agriculture* ».
- Galiac : « *bonne agriculture, élevage soigné, excellente commune qui a produit au concours départemental d'Auch en 1860, les spécimens de l'espèce chevaline honorés des premiers prix* ».
- Préchac : « *c'est un village très bien bâti sur la rive droite de l'Adour et le canal d'Alaric au milieu de campagnes fertiles, agréables et cultivées avec soin* ».
- Tasque : « *excellente terre à blé* ».
- Plaisance : « *la plaine environnante déjà naturellement favorisée sous le rapport de l'agriculture, verra bientôt s'ouvrir pour ses producteurs une nouvelle source de richesse. Elle va posséder un canal d'irrigation dont M. Granier de Cassagnac a obtenu la concession* ».

J-F Bourdeau souligne également la qualité des vins rouges des communes de Cagnet et de Goux et l'importance de l'élevage du cheval dans les communes riveraines de l'Adour de Ju-Belloc et de Tieste.

La richesse des campagnes de la Rivière-Basse de la fin du XVIII, siècle au début de la III, République a laissé sa marque dans le bel habitat rural des villages de la vallée. Le fronton angulé qui couronne la façade principale des habitations et les très surprenantes baies de forme ogivale qui percent les murs de certaines granges à arceaux de briques en sont sûrement les symboles décoratifs.

5) - Un bourg-marché, entrepôt des vins et des grains, en expansion

Plaisance appartient par sa taille de bourg-marché de 2000 habitants mais surtout par le petit nombre de ses foires annuelles et ses marchés bimensuels du lundi à la catégorie des places centrales secondaires des pays du Moyen-Adour. Mais elle n'en reste pas moins, pendant tout le XIX, siècle, un important centre du négoce des vins et des grains du piémont pyrénéen. Qualifiée dès l'An XI comme l'une « des plus commerçantes du pays », elle est pendant la plus grande partie du siècle un entrepôt des vins et des céréales pour le Béarn et la Bigorre. Le commerce des vins et eaux-de-vie, très important dans la première moitié du siècle est supplanté par le négoce des céréales après la crise de l'oïdium (1852). Ce dernier a fortement marqué l'urbanisme plaisantin à partir de 1840, puisqu'il est non seulement à l'origine de l'édification de la vaste place aux Grains, mais aussi du renforcement de l'activité minotière avec la construction à la fin du Second Empire des deux nouvelles minoteries Cassagnac. Au début de la IIIe République, la gare de Castelnau est le débouché des quatre minoteries du bourg dont les produits se répandent dans les quatre départements limitrophes. Le négoce des vins anime encore le bourg-marché pendant toute la seconde moitié du XIXe siècle. On voit même sous la IIIe République, les Beustes, gros marchands de vins, quitter la vieille ville pour établir leur habitation, magasin et vaste cave dans le nouveau faubourg, à deux pas de la place nouvelle, centre du négoce des denrées agricoles. Trois nouveaux tonneliers s'implantent d'ailleurs à Plaisance entre 1856 et 1881 et quatre sont encore en activité dans les faubourgs de la ville en 1882. Mais les minotiers, considérés dès le début de la IIIe République comme les « industriels » du bourg, tiennent dès lors le haut du pavé. Le commerce du bétail se développe pendant tout le siècle. Une foire aux boeufs gras pour la Toussaint existe déjà sous la Restauration. Les agrandissements successifs du foirail en 1831, 1855 et 1883, établi sous le Premier Empire sur les bords de la rivière

mais aussi l'implantation dans le bourg d'un « conducteur de corné » (1845), de marchands de bestiaux, et d'un éleveur de chevaux (1868) témoignent d'un négoce en expansion. La croissance du bourg-marché tout au long du XIX, siècle se traduit par :

- L'importance des aménagements de places à vocation commerciale et leurs agrandissements successifs;
- L'implantation à Plaisance entre 1849 et 1872 de six nouveaux sabotiers;
- l'installation à la fin du Second Empire et sous la IIIe République d'hommes d'affaires et d'une banque (le Crédit Foncier français) assurant l'encadrement financier du négoce, ce qui témoigne de l'importance des affaires traitées.

Les foires et marchés atteignent leur apogée dans les années 1880. On cherche, en effet, à agrandir encore et le foirail et la place Nouvelle devenus trop exigus. La municipalité projette même l'édification d'une vaste place au coeur de la vieille ville. Les remises apparaissent en grand nombre à partir de 1875 pour pallier les inconvénients des embouteillages des rues et places par les chars, charrettes et voitures les jours de marchés et de foires. C'est vers 1880, que les activités du négoce font l'objet d'une distribution spatiale rigoureuse à l'intérieur du centre ville : « *sur la place Nouvelle : le négoce des vins et des céréales; sur la place Vieille : les marchands forains et le marché aux légumes; sur la place Saint Marsault (ou du Pont) : la vente de la volaille, du gibier et des oeufs, rue de la Mairie les oies, les oisons et les petits canards; aux Allées (au bout du pont) le marché au bois de chauffage; au foirail : veaux, gros bétail, chevaux, juments, mulets, ânes, porcs, porcelets, brebis, moutons* ».

L'aspect ludique des foires s'affirme très nettement dès le début de la IIIe République. Apparaissent alors un jeu de quilles, une salle de danse et même un billard, ce qui témoigne de la fréquentation grandissante des foires et marchés de Plaisance par la jeunesse des villages de Rivière-Basse.

6) - Un tissu artisanal et industriel renforcé

Le bourg-marché, centre des échanges des productions agricoles, est aussi un lieu de fabrications artisanales et industrielles. Nous avons vu précédemment comment l'immigration au XIX siècle a renforcé le tissu artisanal plaisantin qui reste d'ailleurs très puissant jusqu'aux années 1880. Le négoce, né de la route, induit des activités de productions artisanales et industrielles. Le commerce des grains, par exemple, si important à partir de la Monarchie de Juillet, a non seulement fortifié l'activité industrielle par l'agrandissement des vieux moulins à eau et par la construction de deux nouvelles minoteries, mais il a renforcé aussi dans le bourg la représentation de certains métiers (garçons meuniers, grainetiers, rouliers, charrons, carrossiers) et induit de nouvelles professions (architecte et charpentiers d'usines, rhabilleurs et piqueteurs de meules). De plus, la construction des moulins et de la place aux Grains a attiré de nombreux professionnels du bâtiment de la région. Comme beaucoup de bourgs-marchés de la Gascogne, Plaisance demeure jusqu'à la Belle Epoque une pépinière d'artisans. C'est le long de l'Arros et des deux canaux de la commune que se développent au cours du siècle les petites entreprises industrielles contribuant à la prospérité de Plaisance au XIX' siècle. L'activité du cuir, si florissante dans la bastide sous l'Ancien Régime perdure pendant tout le XIX siècle, par la création en 1849 et l'agrandissement en 1883 de la grande tannerie Verdier-Pomiro sise sur les bords de l'Arros, dans le quartier des Pėjous.

L'industrie textile se présente sous deux formes - le travail à domicile des nombreux artisans des faubourgs mais aussi dans le cadre d'une carderie-filature créée sous le Second Empire dans le vieux foulon, construit au début du siècle par Henri Saint-Pierre Lesperet sur le canal d'amenée du moulin de l'abbaye de la Case-Dieu. Une industrie teinturière s'y greffe à la même époque. Comme nous l'avons vu précédemment, c'est à partir de 1863 que l'activité minotière se renforce par la construction des moulins Cassagnac et par les agrandissements des moulins du Tilhet et Rosapelly. Deux scieries s'implantent sur les deux canaux de la ville au début de la IIIe République. Les premières batteuses (fixes) utilisant chutes de bois et copeaux s'y intègrent peu de temps après. En 1893, Léonce Rosapelly, au retour de l'Exposition Universelle, crée l'une des toutes premières usines électriques de la Gascogne en équipant la carderie-filature de la dynamo de Gramme. Mais cette création intervient dans un bourg certes électrifié très tôt, mais déjà en crise.

La petite industrie plaisantine du XIX' siècle prolonge les activités artisanales de Plaisance de l'Ancien Régime, tout en renforçant -surtout à partir de 1850- certaines d'entre elles (les minoteries) ou en les restructurant en unités de production plus importantes (la tannerie, la carderie-filature). Cette industrialisation est l'oeuvre des notables du bourg (H.Saint-Pierre Lesperet, les Rosapelly, les Verdier et J. Castagnon) ou du canton (B-A de Cassagnac, les Matayron), tous gros propriétaires terriens qui, par leurs activités de transformation des produits du sol, ont su capter non seulement l'expansion agricole de la Rivière-Basse mais aussi la croissance commerciale du bourg-marché, tout en stimulant celle-ci. Les créations industrielles sont parfois financées par les activités du négoce. Les Rosapelly, « industriels » de Plaisance dans le dernier tiers du XIXe siècle, sont avant 1864 de gros marchands de

vins. Ils le demeurent jusqu'en 1882, mais diversifiant leurs activités par les achats des entreprises Saint-Pierre et par les nouveautés qu'ils y greffent, ils deviennent alors de la fin du Second Empire à la Belle Epoque : minotier, patron d'une carderie, marchand de bois, entrepreneur agricole et directeur d'une des toutes premières usines électriques de la Gascogne. Figures de proue du petit groupe des industriels plaisantins, les Rosapelly révèlent par leurs multiples activités le dynamisme et le goût de l'innovation (électrification du bourg dès 1893 !) de la bourgeoisie plaisantine qui a su exploiter le potentiel industriel d'un bourg de 2000 habitants en le dotant d'un dizaine de petites entreprises mues par la seule force motrice disponible de Rivière-Basse : l'eau. Ces « industriels » plaisantins perçus comme tels par la population locale, de mentalité sûrement plus bigourdane que gersoise ont contribué par leur dynamisme à prolonger tardivement dans le XIX siècle la croissance de la petite ville

7) - Une croissance économique mais aussi un développement du niveau de vie

Le journaliste Dominique Vincent écrit au sujet de la société plaisantine de la Monarchie de Juillet : « elle ne possède point de fortune colossale mais l'aisance règne parmi ses habitants ». Le développement du niveau de vie moyen des Plaisantins au cours du XIX, siècle est perçu grâce aux indicateurs suivants :

a) Une amélioration de l'habitat : on reconstruit beaucoup de vieilles maisons du noyau urbain ancien dans la première moitié du XIX, siècle. Cette transformation de l'habitat est évoquée par D. Vincent quand il écrit : « Plaisance remplace par des maisons commodes et élégantes les informes masures qui déparaient ses rues et ses places ».

b) Les progrès de l'hygiène sont les résultats des préoccupations de salubrité des édiles locaux, s'efforçant d'éradiquer tout foyer pestilentiel à l'intérieur de la cité, de garantir à la population la qualité de l'eau potable par des aménagements de puits. En 1839, les premiers bains publics de la ville ou « Bains Ducos » ouvrent leurs portes sur les bords de la rivière. Des lavoirs sont aussi aménagés le long de l'Arros et des canaux.

c) Une amélioration de la protection médicale : les professions de santé sont plus nombreuses. Le Bureau de Bienfaisance avec son « médecin des pauvres » assure une médecine gratuite pour les plus défavorisés pendant tout le XIXe siècle.

d) Le développement de l'instruction : Il se traduit dans la première moitié du XIX, siècle par la transformation en 1832, de l'école communale des garçons en école d'enseignement mutuel, ce qui permet de scolariser à moindre frais une population scolaire en augmentation constante du fait de la forte expansion démographique du bourg ; l'apparition de petites écoles ou pensionnats privés de garçons : petite école rurale ouverte en 1842 dans une grange de la ferme Barbasson par J. Duffau cours de latin tenu par Maurice Rosapelly dans son domicile entre 1811 et 1845 ; le développement de l'instruction des filles : quatre-vingt élèves de la commune mais aussi du canton fréquentent sous la Monarchie de Juillet deux petites écoles privées et un pensionnat pour demoiselles ouvert en 1834 par mademoiselle Dulin de Galiac ; La création d'un cours secondaire en 1846 : il ouvre ses portes dans l'aile nord du vieil hôpital qui abrite dans sa partie centrale l'école primaire des garçons. Dirigé successivement par monsieur Labrousse et l'abbé Labadens, il est fréquenté sous le Second Empire par le jeune Cazauran, futur prêtre érudit de la Gascogne gersoise.

A partir de 1865 et jusqu'aux lois Jules Ferry, les frères de la Doctrine chrétienne installés par B.A Granier de Cassagnac dans le vieil hôpital de la ville, ont le monopole de l'enseignement primaire et secondaire des garçons. La petite école communale des filles doit affronter la concurrence du pensionnat du Tiers Ordre de Marie, construit dans le nouveau faubourg au début de la IIIe République. Ajoutons-y la création en 1887 d'un cours complémentaire à l'Ecole communale laïque des garçons qui prolonge la tradition du cours secondaire apparue dans la première moitié du siècle. Les progrès de l'instruction mais aussi l'ouverture du bourg et de la région expliquent le développement de l'usage du français au détriment de l'occitan. Dominique Vincent écrit en 1843 à ce sujet : « il n'y a pas longtemps encore l'usage de la langue française semblait réservé à une certaine classe de gens, mais depuis lors, le goût de l'instruction s'est répandu, et maintenant il n'est pas jusqu'au plus petit épicier qui ne cherche à oublier son patois et placer son fils au collège... ».

e) Le développement des loisirs se manifeste par la création dans la première moitié du siècle de promenades publiques, l'existence dès 1862 d'un comité des fêtes, la construction sous le Second Empire des premières arènes de bois et l'affectation, toujours à la même époque, de la salle de la

mairie à divers spectacles. Nous avons évoqué précédemment l'ouverture d'un billard (1868), d'un jeu de quilles (1875) et d'une salle de danse (1878).

f) Des nouveautés, des raffinements : le chef-lieu du canton où apparaissent professions et techniques nouvelles devient un espace de modernité et une vitrine de la mode pour les populations des campagnes de la basse vallée de l'Arros et des coteaux. Ces nouveautés s'égrènent tout au long du siècle. un faïencier (1787-1911), un marchand quincaillier (An XIII), un horloger (1824), un architecte (1826), un pâtissier (1830), un artiste-vétérinaire (1834), un coiffeur (qui n'est plus appelé perruquier), et une marchande de casquettes (1858), un dentiste (1860), une marchande de mode (1863), un décrotteur (cireur de bottes, 1869), un professeur de musique (1871), une bibliothèque municipale (1891). Le premier train arrive en 1859 à six kilomètres du bourg, le télégraphe apparaît en 1869, les premières batteuses vers 1875. Le bourg est électrifié dès 1893.

Le clou de la fête locale de 1862 est l'aérostat de Monsieur Godard ! La route qui véhicule et la prospérité et les innovations, est bien à l'origine d'une transformation progressive du mode de vie des Plaisantins.

B. - LES ÉTAPES DE L'ÉVOLUTION URBAINE

Le quasi-doublement de la population plaisantine entre 1791 et 1886 (de 1105 à 2103 habitants) se traduit sur le plan topographique par une expansion proportionnée. Guidée par les étapes de la construction des nouvelles routes, la croissance urbaine se fait en deux phases et en deux directions :

1 - FIN XVIIIÈME - 1836 : LA NAISSANCE DE LA « BASTIDE-ROUTE » ET LES RÉAMÉNAGEMENTS DU NOYAU URBAIN ANCIEN

La grande route des Pyrénées (1777-1782) qui traverse le coeur de la bastide remodèle pendant une cinquantaine d'années l'espace urbain de Plaisance de la fin de l'Ancien Régime. Son passage s'est accompagné en effet :

1) - D'une extension et d'une restructuration du faubourg Sainte Quitterie

La confrontation des plans de la commune de l'An XI et de 1826 révèle que c'est la portion de la route des Pyrénées traversant le vieux faubourg de la bastide qui capte le gros de la croissance urbaine dans le premier quart du XIX^e siècle. Ici, dans ce « barry » déjà très peuplé à la fin de l'Ancien Régime, la construction de la nouvelle route a posé des problèmes aux consuls de la ville, puisque sur son tracé rectiligne se trouvaient des bâtiments qu'il a fallu démolir. Les nouvelles maisons s'établissent pendant cinquante ans le long du nouvel axe routier, parfois loin au sud, dans le nouveau quartier de Rapine apparu dès la fin du XVIII^e siècle. On assiste donc, non seulement à une extension topographique du faubourg Sainte Quitterie le long de la grande route mais aussi à sa restructuration autour de celle-ci. La densification des constructions est également à l'origine de l'essor du quartier des Paouets à l'ouest du « barry ». Des maisons sont construites aussi dans le faubourg débat de la bastide jusqu'alors peu peuplé, mais aussi sur la rive droite de l'Arros, le long de la route des Pyrénées, ici haussée à cause des inondations, qui devient, dès 1788, l'Allée des Ormeaux.

2) - De l'ouverture du bourg à la circulation et au commerce

Sur le plan de l'An XI, le coeur de la bastide, très exigü, apparaît comme éventré par le passage de la grande route. Obstacle à la circulation, la vieille halle de la bastide, édifice multifonctionnel et construction fermée, qui se trouvait au centre de la vieille place, est détruite entre 1793 et 1804. Les portes de la ville, elles aussi en mauvais état, sont abattues vers 1782. Le bourg s'ouvre à la circulation et au commerce. Un foirail est créé en 1811 « au bout du pont » tandis qu'une halle au blé est aménagée en 1818 dans la vieille chapelle Saint Nicolas qui s'élevait sur la place donnant sur la rivière. Une petite place aux légumes voit le jour à la même époque au sud de la maison Pandellé. Pour financer la reconstruction du petit pont de bois, maintes fois détruit par les violentes inondations de l'Arros -donc élément fragile de la circulation la municipalité établit en 1823 un poste d'octroi à l'entrée de la ville. Les pavés des rues sont refaits et les routes régulièrement gravelées. Le bourg qui s'ouvre, s'aère correspond aussi aux impératifs de salubrité publique des édiles locaux.

3) - D'un enrichissement du bourg qui s'embellit

En 1818, la reconstruction de l'hôtel de ville qui «fait l'admiration des étrangers » est achevée. Dès 1826, on envisage aussi d'agrandir l'antique église Sainte Quitterie, devenue trop petite du fait de l'augmentation importante de la population plaisantine dans le premier quart du XIX^e siècle. Lors des offices, une grande partie des fidèles, ne pouvant trouver de place dans la nef de l'église devenue trop exigüe, reste sous le porche. Les « *masures informes* », c'est à dire les anciennes maisons à pans de

bois, sont reconstruites du fait de l'enrichissement de la population. « La bastide des Palhassôts » devient peu à peu une ville de pierre.

4) - D'une disproportion de l'agglomération et de la disparition progressive du paysage urbain ancien

Sur le plan de 1826, le nouvel espace urbain modelé par la grande route présente les trois caractères suivants :

- Un étirement de l'agglomération du Nord au Sud sur plus d'un kilomètre et demi
- La disproportion entre la bastide très étriquée (superficie de 2,5ha) et le faubourg Sainte Quitterie immense qui s'étend le long de la route
- L'effacement progressif du paysage ancien de la bastide avec la destruction des portes, de la halle, de l'église Saint Nicolas et des maisons à pans de bois.

La grande route des Pyrénées a bien transformé dans le premier tiers du XIXe siècle Plaisance en « bastide-route ».

2 - 1837-1875 : LA NAISSANCE DU FAUBOURG DE LA « GRAND RUE » ET DE L'ÉGLISE ET LES RÉAMÉNAGEMENTS DE LA VIEILLE BASTIDE

« Puissent le mouvement de sa population et le développement de son commerce féconder ce désir d'agrandissement qui la tourmente » écrit Dominique Vincent en 1843.

1) - Le nouveau faubourg

De 1837 à 1875, durant quarante ans, Plaisance devient un énorme chantier : on y construit, en effet, un monumental pont de pierre, on y édifie un vaste faubourg qui se structure autour d'une nouvelle place à arcades et d'une vaste église, toute neuve, on y creuse un canal d'irrigation qui alimente deux minoteries modernes ! Mais on continue toujours à réaménager la vieille ville.

a) - Les promoteurs

Le nouveau quartier en construction à partir de 1837 dans la zone des jardins et prés dite « à Mounat », à l'ouest du noyau urbain ancien, n'est pas né d'un plan préconçu. Il est le résultat d'un urbanisme pragmatique fait d'aménagements successifs, créés au gré des éventuelles possibilités d'achats de terrains à allotir, du coût des équipements à construire et qui prennent jour souvent après bien des tergiversations des édiles locaux. Ce sont les municipalités qui guident, stimulent l'extension urbaine de la petite cité, achetant les terrains nécessaires à l'extension du bourg, lotissant les nouveaux espaces à occuper. Mais les conseillers municipaux ont souvent trouvé un écho favorable auprès des particuliers qui offrent parfois gratuitement -ou à des conditions avantageuses de paiement- les terrains nécessaires à l'extension projetée.

Certains habitants du lieu ont, par leurs initiatives, favorisé la croissance urbaine de leur cité. De 1854 à 1865, la veuve Ducuing née SaintPierre Lesperet transforme les terres agricoles de sa métairie de Lalanne, proches de la nouvelle place aux Grains, en lotissement populaire. Elle y édifie pendant une dizaine d'années vingt cinq maisons, toutes identiques, ressemblant à un petit « coron artisanal » qu'elle loue aux artisans nouvellement implantés dans le bourg.

b) - Les mobiles

Trois impératifs présidèrent à la construction du faubourg :

- ? La nouvelle extension Est-Ouest de la cité casse l'étirement NordSud de l'agglomération le long de la grande Route des Pyrénées et rééquilibre ainsi l'espace urbain ;
- ? le quartier créé, plus citadin par son organisation de l'espace et ses équipements que le faubourg Sainte Quitterie, double la vieille bastide, contribuant à renforcer le « centre-ville » et donner à Plaisance un visage plus urbain ;
- ? il renferme aussi le grand équipement commercial de la cité de la Monarchie de Juillet : la place aux Grains. Il est conçu pour la circulation et le commerce d'un bourg-marché en pleine expansion vers 1850.

2) - Les étapes de l'urbanisation du faubourg (1837-1875)

L'urbanisation du quartier créé dure une trentaine d'années (1843-1875) et se fait en plusieurs étapes. Alors que la route de Préchac, axe de la nouvelle expansion urbaine, est percée dès 1837, les premières constructions n'apparaissent qu'en 1843. Ces six ans de battement font dire à Dominique Vincent : « On a commencé naguère la construction d'une nouvelle place qui sera peut-être longtemps déserte ». Mais, à partir de 1843, l'occupation du faubourg s'affirme, lentement toutefois,

jusqu'en 1853. Durant cette décennie, il n'accueille qu'une vingtaine de constructions dont les dix premières sont édifiées en majorité par des professionnels du bâtiment, devenus premiers propriétaires du nouveau quartier. De 1854 à 1864, le mouvement s'accélère puisqu'on y construit une cinquantaine de maisons. L'édification au cœur du quartier de la nouvelle église dont les travaux débutent en 1854 mais aussi l'opération immobilière de la veuve Ducuing qui voit le jour aussi à cette date contribuent au succès de l'opération urbaine.

Dès 1861, le faubourg de l'église bien qu'encore inachevée est bien dessiné. F.J. Bourdeau l'évoque ainsi en 1861 : « *On y remarque une nouvelle église paroissiale, en construction, en ce moment la place aux Grains avec ses maisons latérales et parallèles et leurs longues galeries à arceaux continus, terminée à l'est par le nouveau monument religieux* »

L'urbanisation se prolonge encore pendant une décennie jusqu'en 1874, mais à un rythme ralenti : trente quatre constructions y sont édifiées. Mais on reconstruit et on agrandit les maisons existantes, ce qui témoigne de la réussite de l'opération urbaine mise en place sous la Monarchie de Juillet et de l'enrichissement rapide de beaucoup d'habitants du quartier. A partir de 1875, le mouvement se tarit car la croissance démographique trop faible ne le soutient plus.

3) - la voirie

Le nouveau quartier de forme trapézoïdale et de direction générale est-ouest couvre une superficie de 10 hectares, soit environ quatre fois et demi celle du noyau ancien. Greffé sur le chemin de grande communication de Plaisance à Conchez par Viella, ouvert en 1837, le nouvel espace urbain s'étire le long de la route de Préchac, dont la portion urbanisée dans le faubourg devient très vite la rue Adour ou Grand Rue. Axe de la nouvelle expansion urbaine mais aussi trait d'union entre la Place Vieille et la Place Nouvelle, elle devient dès le début de la III^e République, l'une des rues les plus animées de la cité. Le nouveau quartier reprend l'aspect régulier du plan de la bastide vieille.

Son tracé s'organise le long de trois longitudinales de direction EstOuest : route de Préchac ou rue Adour au Nord, rue Saint Nicolas au centre qui constitue l'axe de symétrie, vieille route de Castelnaud au sud ou rue de la fontaine. Elles débouchent, toutes trois, à l'ouest sur le nouveau chemin de grande communication, ouvert en 1852, qui file droit sur Belloc, appelé aussi route de Barbat. Celle-ci constitue la limite occidentale du nouveau quartier. Quatre transversales les recoupent orthogonalement délimitant huit îlots bâtis, le plus souvent de forme rectangulaire mais de dimensions différentes. La forme trapézoïdale des îlots occidentaux est due au tracé oblique de la route de Barbat de direction Nord-Ouest Sud-Est. L'îlot central se subdivise en deux sous-espaces. L'un compris entre la rue Adour et la rue Saint Nicolas, le premier aménagé, renferme la place aux Grains. L'autre qui s'étend au sud de ce dernier est occupé par l'église et un vaste « patus ». Par son tracé, le nouveau faubourg rappelle les bastides de structures linéaires conçues pour la circulation. Le plan du nouveau quartier rappelle en plus aéré, plus spacieux celui du noyau ancien.

4) - La place aux Grains ou place Nouvelle

Edifiée entre 1843 et 1849, la place aux Grains couvre une étendue d'environ 20 ares et demi, soit une fois et demi la vieille place. Elle est encadrée à l'est et à l'ouest par deux îlots de maisons bâtis sur arcades très régulières de pierre. Elle est née du projet commercial de la municipalité de la Monarchie de Juillet qui recherche un vaste espace pour y ériger une grande halle aux grains. Dès 1834, les carrières de Mondébat et de Croute fournissent la pierre nécessaire à la construction de l'édifice. Mais, ce premier projet, jugé trop onéreux, est abandonné et est remplacé en 1842 par un nouveau plan de coût plus modique, permettant d'associer à la fois les objectifs commerciaux et d'urbanisation d'un bourg-marché en pleine expansion. Il abandonne, en effet, le projet de la construction d'une vaste halle aux grains et réduit les dimensions de la place. L'espace restant est alloué, vendu mais aussi concédé en partie gratuitement aux nouveaux propriétaires qui s'engagent à construire selon un plan donné : des maisons à arceaux. Les longues galeries latérales édifiées qui occupent les parties des lots concédés gratuitement deviennent un espace public destiné au marché aux céréales. La municipalité a ainsi économisé les frais occasionnés par l'édification d'une vaste halle aux grains, tout en favorisant l'occupation de la nouvelle place par les conditions d'installation avantageuses offertes aux nouveaux propriétaires. La place aux Grains, par son aspect monumental, contribue aussi à l'embellissement de la cité. Elle prend très vite le nom de place Nouvelle pour la distinguer de la place Vieille du noyau urbain ancien dont elle a repris l'architecture à arceaux. Au début de la III^e République, elle devient trop exiguë vu la fréquentation toujours grandissante des foires et marchés de Plaisance. La municipalité envisage alors, en 1883, son agrandissement et même de parfaire son architecture en prolongeant vers le sud, par la construction de nouvelles maisons à arcades, ses deux galeries latérales qui devaient constituer un écrin de pierre à l'église

toute neuve. Ce projet monumental trop tardif ne voit pas le jour, du fait de la crise du bourg à la Belle Epoque.

5) - La construction de la nouvelle église (1854-1868)

C'est en 1837 que la municipalité abandonne le projet de l'agrandissement de l'église Sainte Quitterie pour la construction d'une église nouvelle. Les raisons invoquées sont non seulement la petitesse de la vieille église, incapable de contenir la foule de fidèles de plus en plus nombreuse, du fait de la forte croissance de la population de Plaisance, mais aussi son état de délabrement et sa modestie architecturale, indigne d'une bourgade en plein essor qui prend chaque jour davantage le visage d'une petite ville. Mais ce projet de construction d'une église nouvelle s'inscrit aussi dans le mouvement de renouveau catholique qui atteint son apogée sous le Second Empire. A Plaisance, il s'est manifesté par les cérémonies grandioses données en l'honneur de la translation des reliques de Saint Clément en 1847 et par la volonté bien affirmée des notables du bourg de rétablir la religion. En 1837, les membres du conseil de fabrique pour justifier la construction de la nouvelle église déclarent expressément : « *une société ne peut exister sans religion* ».

Après dix-sept années de tergiversations, liées non seulement au problème de financement de l'édifice mais aussi au choix de son emplacement, la première pierre de la nouvelle église est posée en 1854. Comme sa soeur jumelle de Saint Clar, elle est l'oeuvre de l'architecte diocésain Hyppolite Duran et de style néogothique. Construite au sud de la nouvelle place, elle parfait l'ensemble monumental érigé quelques années plus tôt. Les objectifs d'embellissement de la place l'ont emporté d'ailleurs sur les impératifs liturgiques. Elle est orientée, en effet, vers le sud, son monumental clocher-porche s'ouvrant au nord sur la place aux Grains. Consacrée en 1862 et dédiée à l'Immaculée Conception, elle n'est toutefois achevée qu'au tout début de la III, République par la construction de la flèche dont les matériaux ont été retirés de la démolition de Sainte-Quitterie en 1868. De grands vitraux représentant les litanies de la Vierge décorent les hautes baies de la nef, tandis que les piliers, épannelés jusqu'en 1890, recevront à cette date une décoration sculptée représentant les notables du lieu de la Belle Epoque.

La place aux Grains et l'église de l'Immaculée Conception forment un ensemble architectural qui témoigne non seulement de la vitalité de Plaisance à la moitié du XIX, siècle mais aussi des préoccupations économiques, religieuses et esthétiques de la bourgeoisie plaisantine de la Monarchie de Juillet et du Second Empire.

6) - Les minoteries Cassagnac

Le Grand et le Petit moulin sont édifiés respectivement en 1863 et 1864 par Bernard-Adolphe Granier de Cassagnac sur le canal d'irrigation dont la concession impériale est datée du 7 juillet 1856. L'inauguration du canal a lieu le « 11 mai 1861 en présence de M. le vicomte de Gauville, préfet du Gers, et des populations empressées et reconnaissantes ».

Les deux minoteries plaisantines sont les deux seuls investissements industriels du Second Empire de B-A de Cassagnac qui, de 1850 à 1870, constitue une immense propriété foncière par des achats successifs de terres dans les trois cantons de Plaisance, Riscle, et de Marciac. Belles constructions industrielles du Second Empire, elles sont implantées sur un équipement agricole (le canal), dans un centre important du négoce des céréales du Moyen Adour, dynamisé depuis 1859 par l'ouverture de la voie ferrée Tarbes-Morcenx. Elles renforcent l'activité minotière de Plaisance à partir de 1865, contribuant aussi à son expansion commerciale.

Leur création s'accompagne de l'implantation politique de B-A de Cassagnac au chef-lieu de canton, puisqu'en 1865, le député polémiste du Gers devient maire de Plaisance. La petite capitale du bonapartisme gersois vient de naître.

7) - La population du faubourg

Le nouveau quartier rassemble une forte proportion de la population immigrée à Plaisance sous le Second Empire et au début de la III, République.

Sur les soixante familles du faubourg répertoriées dans les matrices mobilières de 1882, 75% ont un patronyme que l'on ne retrouve pas dans la liste des propriétaires de la commune de 1826. Les vieilles familles plaisantines ne représentent que le quart de la population totale des habitants du quartier. Mais ces dernières ont souvent construit dans le faubourg des maisons de rapport -comme la veuve Ducuing née Saint-Pierre Lesperet- qu'elles ont louées aux familles nouvellement implantées à Plaisance. Bien que disséminés dans tout le tissu urbain de Plaisance au début de la III, République, les artisans sont ici, en très forte proportion, constituant 68% des professions du faubourg recensées dans les matrices de 1882. Les métiers du bâtiment (16 artisans) et des transports (cinq charrons, un maréchal-ferrant, deux forgerons, deux selliers, trois rouliers) y sont particulièrement nombreux. Ces

derniers qui contribuent à la grande animation du faubourg en constituent aussi la population la plus pittoresque. Un maréchal-ferrant et un charron tiennent sur la place Nouvelle un cabaret, tandis que les rouliers aux attelages de mules décorés de pompons rouges s'activent, avec ceux très nombreux du quartier des Paouets, autour des minoteries et particulièrement les jours de grandes foires. Les commerces encore peu nombreux dans la rue Adour côtoient de très nombreux ateliers. C'est la vieille ville qui concentre encore la majorité des magasins et boutiques. Mais très tôt, les aubergistes et cafetiers se sont implantés autour de la place Nouvelle, coeur de l'activité marchande. Dès 1848, le charron Saint-Lannes a ouvert un estaminet. Il est rejoint après 1865, une fois la construction de l'église achevée, par un autre cabaretier, un limonadier et deux cafetiers. Alors que la vieille ville, lieu de résidence des vieilles familles plaisantines, reste le quartier bourgeois, quelques notables et fonctionnaires, nouvellement implantés, font construire sur la place mais surtout le long de la rue de la Gare quelques belles maisons de maître et de petits pavillons. Ils confrontent souvent un habitat populaire, de petites dimensions où résident artisans et mêmes journaliers.

L'enrichissement de certains boutiquiers ou artisans du nouveau faubourg s'est accompagné, assez rapidement, d'une amélioration et d'un agrandissement de leur habitation. Comparée à celle du noyau urbain ancien, la maison type du faubourg est de plus grande dimension, quant à l'emprise du sol. Un plus grand nombre d'ouvertures en façade, donnant sur des rues plus larges et des jardins à l'arrière, favorisent un éclairage de meilleure qualité. Mais la brique industrielle qui décore souvent les encadrements des portes et des fenêtres, l'estampille fortement dans la seconde moitié du XIX, siècle. L'habitat très hétérogène du faubourg reflète donc les forts contrastes sociaux de Plaisance au XIX, siècle. La construction de la maison du médecin Labordère en 1887, au nord de la place Nouvelle, tout en fermant cette dernière, conclut avec une certaine magnificence la croissance urbaine du Plaisance des notables du XIX, siècle

II – Mais on continue à réaménager la vieille ville

La construction du faubourg se double sous la Monarchie de Juillet et le Second Empire d'une série d'aménagements dans la vieille ville. La croissance du bourg-marché à la moitié du siècle amène la municipalité à transformer le coeur de la vieille ville, qui constitue, par son tissu urbain étriqué et ses équipements d'un autre âge, un goulot d'étranglement économique. Le maillon faible du système d'échanges, le pont de bois, est remplacé définitivement en 1847 par un robuste pont de pierre à trois arches. On réaménage la place du Pont : on l'agrandit en rasant la petite halle au blé de fortune, aménagée sous le Premier Empire dans la vieille chapelle Saint-Nicolas ; on empierre aussi l'abrupt de la place donnant sur la rivière. La place du Pont devient la place Saint Marsault où va se tenir pendant longtemps le marché à la volaille. Au « bout du pont », le foirail créé en 1811, agrandi par trois fois, est protégé des inondations par l'érection en 1831, le long de la rivière, d'une terrasse. Arborée, aménagée, elle devient dès la Monarchie de Juillet la promenade du tertre, très appréciée des Plaisantins. Le foirail agrandi accueille en 1862, les premières arènes de bois construites par les nombreux charpentiers de la ville.

Les bords de rivière deviennent, par ces aménagements, l'espace loisir et détente des Plaisantins qui s'adonnent aussi au plaisir de la pêche et du canotage. Le bourg vit en symbiose avec l'Arros. Plaisance est bien une bastide de rivière.

Toujours à la recherche d'espaces marchands pour ses foires et marchés en expansion, la municipalité envisage en 1887 de créer au coeur de la vieille ville une nouvelle place ou place l'Esperet par la destruction de deux îlots de maisons et granges situés au nord de la place de la mairie. Ce projet trop tardif qui allait s'accompagner d'une destruction du parcellaire bâti de la bastide vieille ne voit pas le jour : la crise du bourg s'amorçait.

Les pages qui précèdent, témoignent de l'affirmation au XIX, siècle de Plaisance comme place centrale des pays du Moyen Adour. Le dynamisme et la croissance du bourg-marché plaisantin s'enracinent dans la prospérité des campagnes de Rivière-Basse de la fin du XVIIIe siècle au début de la III, République. Le schéma classique de développement routes = débouchés = croissance correspond à celui de la basse vallée de l'Arros. L'expansion agricole a pour origine la mise en place entre 1780 et 1860 d'importants équipements de transports : routes, ponts, voie ferrée. Particulièrement denses dans la vallée, axe naturel de communications, ils sont à l'origine du désenclavement des campagnes du Moyen Adour. C'est la grande route de Bordeaux aux Pyrénées de la fin du XVIII, siècle qui est le levain de l'expansion agricole de ces confins gersois, déjà bigourdans, fortifiant, en les accélérant, les relations traditionnelles entre la Rivière-Basse et la montagne très peuplée.

Elle demeure jusqu'à la construction de la voie ferrée Morcenx-Tarbes, l'axe majeur des courants d'échange basse vallée de l'Arros-Bigorre. Les chemins de grande communication et la voie ferrée Tarbes-Morcenx mis en place entre 1837 et 1859, tout en renforçant l'axe pyrénéen, élargissent les

débouchés agricoles de la Rivière-Basse (Béarn-Landes) mais aussi les zones d'approvisionnement de ses marchands.

La basse vallée de l'Arros, dès lors aménagée et ouverte, connaît une mutation de son espace agricole. Traditionnellement « terre à grains », elle devient « grenier et chai » des départements limitrophes par la conquête de la vigne dès la fin du XVIIIe siècle. Tournées surtout vers l'espace bigourdan, certaines communes de la vallée se spécialisent même sous le Second Empire, du fait de la proximité des haras de Tarbes, dans l'élevage du cheval. Verdoyantes, riches, ouvertes, émaillées de gros villages bien bâtis, telles sont les campagnes du Moyen Adour, au temps de Napoléon III. La croissance agricole est à l'origine de l'expansion au XIXe siècle du bourg-marché plaisantin, toujours à la recherche d'équipements commerciaux et dès lors profondément aménagé. Mais, toutes deux ont fait éclore, surtout à partir du Second Empire, un tissu industriel de petites entreprises, greffées sur la rivière et les canaux, qui a contribué à la prospérité de Plaisance. Ses quatre minoteries, sa carderie-filature, sa tannerie, ses scieries, ses hangars pour la batteuse, son foulon et son usine électrique sont créés par les éléments les plus dynamiques de la bourgeoisie locale qui ont su par leurs activités de transformation des produits du sol capter les fruits de la croissance agricole. Ces petits « capitaines de l'industrie » locale, aux activités multiples mais toutes enracinées dans l'activité agricole -donc plus « agro-industriels » qu'industriels- ont doté néanmoins leur cité d'une armature de petites entreprises, en exploitant parfois les nouvelles technologies du siècle, mais surtout le potentiel de développement économique, offert par sa rivière et ses deux canaux de dérivation. Une petite industrialisation sur l'eau s'est bien développée à Plaisance dans la seconde moitié du siècle.

L'expansion urbaine est la manifestation la plus remarquable de la croissance de Plaisance au XIX, siècle qui, pôle attractif de la vallée, double sa population entre 1790 et 1886. Cette extension topographique est d'autant plus spectaculaire qu'elle a pour pivot un noyau urbain étrié du fait des aléas du passé médiéval de la ville. La vieille bastide n'y a pas résisté. Sous l'effet de la croissance, elle est éventrée, remodelée, amputée de ses équipements urbains anciens : portes, halle, églises, maisons à pans de bois. En 1868, l'église Sainte Quitterie, dernier témoignage architectural du long passé de la cité, disparaît sous les coups de pioche des démolisseurs. La ville perd ainsi, peu à peu, ses lieux de mémoires. Résolument tournée vers l'avenir et fière de sa réussite, Plaisance en oublie même ses antiques armoiries, témoins il est vrai d'un passé marqué par bien de vicissitudes. Vers 1883, elle arbore fièrement un nouveau blason « aux deux lions dressés et couronnés », véritable logo du bourg-marché conquérant du XIXe siècle.

A la fin du Second Empire, véritable âge d'or de la cité -ce qui explique en grande partie l'enracinement du bonapartisme à Plaisance et dans son canton, tout aussi florissant- une nouvelle agglomération est née à la suite de plus d'un quart de siècle de chantiers urbains. Modelée par les routes créées à la fin du XVIIIe siècle et sous la Monarchie de Juillet, elle connaît alors deux grandes phases d'expansion urbaine.

A la première spontanée, qui s'est faite entre 1785 et 1837, le long de la grande route des Pyrénées, donnant naissance à une agglomération très étirée du nord au sud, « la bastide-route », a succédé à partir de 1840, une seconde phase de croissance est-ouest, plus maîtrisée, à l'origine d'un nouveau quartier : le faubourg de la grand-rue et de l'église. Edifié sur l'emplacement de la grande bastide abandonnée après les destructions de 1355 par le Prince Noir, le nouvel ensemble urbain est la réplique du noyau ancien (plan géométrique, place à arcades) mais il est plus aéré, plus spacieux, plus monumental. La construction de la vaste église néogothique de H. Duran au sud de la nouvelle place à arcades parachève un urbanisme de caractère néo-médiéval.

Les règles directrices de l'urbanisme qui ont guidé et modelé la croissance (lignes droites, circulation, aération) ont permis d'intégrer harmonieusement le nouveau quartier à la vieille ville, d'effacer les traces topographiques de l'échec de la fondation de 1322 et de donner à Plaisance, dès le Second Empire, le visage d'une petite ville. Avec la construction du faubourg renaît en quelque sorte la grande bastide de l'abbé de la Case-Dieu et du comte Jean le, d'Armagnac.

Plaisance, ville aux deux bastides jointes et aux deux armoiries nées à quatre siècles et demi d'intervalle, de deux phases de croissance agricole des campagnes de Rivière-Basse présente une originalité urbanistique certaine. Tout autant que sa rétraction au XIV, siècle, sa réurbanisation au XIX, siècle lui donne une place singulière dans l'histoire des bastides, non seulement gersaises, mais peut être même du Sud-Ouest de la France.